

Les larmes de Port-au-Prince.

Gressier, Kenscoff, Fort-National, Carrefour-Feuilles, Tabarre, Delmas. Ce ne sont pas seulement des noms, ce sont des plaines et des collines, des sentiers bordés de flamboyants, des ruisseaux qui roulaient jadis une eau claire. Ce sont des maisons peintes à la chaux, des jacarandas dans les cours, des enfants jouant avec des toupies en bois.

Mais aujourd'hui, le vent chaud apporte une odeur de poudre et de chair brûlée. Les feux montent comme des prières inversées vers un ciel sans réponse. Les rues sont vides, sinon de fantômes, et le silence, quand il s'installe entre deux rafales de balles, est plus pesant encore que le vacarme.

Un enfant est tombé, là-bas, à Gressier. C'était peut-être un petit garçon qui, comme moi, aimait les goyaves et courait pieds nus dans la poussière. À Delmas 30, une famille dormait ensemble sous un toit de tôle, et voilà que la nuit a craqué sous une rafale. Il ne reste d'elle que des corps éparpillés sous des briques rouges de sang. À Tabarre 27, on ne compte plus les morts, on les oublie avant même de les enterrer.

Alors, ils fuient. Ils fuient comme le font les bêtes quand la terre tremble, comme le font les oiseaux quand le ciel s'emplit de feu. Sur la route de Delmas, on voit des hommes portant leurs enfants, des femmes traînant des sacs lourds de presque rien.

Une femme pousse une brouette, et dans cette brouette, il y a un enfant, mais il dort d'un sommeil d'où il ne reviendra pas.

Les images passent sur les écrans, des images plus noires que la nuit. Elles disent l'indicible. Elles montrent l'irréparable. Elles ne devraient pas exister, et pourtant, elles sont là, sous nos yeux.

Et là-haut, dans les bureaux où l'on respire un air plus frais, où l'on signe des papiers qui n'ont plus de poids, que font-ils ? Rien. Ils se taisent. Ils attendent que passe l'orage, sans voir qu'il n'y a plus de toit au-dessus de leur tête.

Le pays n'a plus de gouvernail, il dérive comme une barque sans rame sur un océan d'indifférence. Ceux qui devraient veiller dorment, ou bien détournent le regard, ou bien haussent les épaules, car la misère des autres ne pèse jamais bien lourd dans le cœur des puissants.

Février 2025. Le mois a la couleur du deuil. Le mois a le goût du fer et du sel. Ceux qui meurent ne seront peut-être même pas pleurés. Ceux qui survivent ne savent tout simplement plus pourquoi.

Et pendant que le soleil s'abaisse sur la ville en cendres, le vent emporte la poussière des maisons détruites. Les morts n'ont plus de noms, mais les vivants continuent à errer."

Daniel Gerard Rouzier